MONSEIGNEUR GRAZIOSI

CONFESSEUR DU PAPE PIE IX

LE PARFAIT ECCLÉSIASTIQUE

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet...
et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.(I REG., XI, 35.)

De toutes les fonctions dont sont revêtus les hommes en société et qui établissent entre eux une distinction, la plus auguste dans son origine, la plus noble dans son exercice, la plus précieuse dans son but, c'est sans contredit la fonction ou dignité sacerdotale.

Toutes les autres fonctions ont leur principe ou dans une loi de la nature ou dans une nécessité de l'ordre civil et politique, ou dans une institution purement humaine : **seul le sacerdoce dérive de la consécration divine**. Toutes les autres fonctions se bornent à régler les relations des hommes entre eux ; seul le sacerdoce préside aux relations des hommes avec Dieu et des hommes entre eux par rapport à Dieu. Toutes les autres fonctions sont restreintes, dans leurs résultats bienfaisants, au temps ; seul le sacerdoce a en vue la béatitude éternelle. Aussi est-ce pour cela, dit saint Jean Chrysostome, que **la dignité sacerdotale surpasse de beaucoup, en noblesse et en importance, même la dignité royale ou impériale**.

Mais, comme il n'existe pas d'amertume plus prononcée que celle qui est produite par l'altération de ce qui est doux, aussi n'y a-t-il pas de perversité plus grande que celle qui naît de la corruption de ce qui est le plus parfait : *Corruptio optimi pessima*. Aussi est-ce pour cette raison que **le sacerdoce, selon qu'il est légitime ou usurpé, ou savant ou ignorant, ou saint ou corrompu, ou fidèle ou parjure, est le baume ou la peste, la consolation ou le fléau, l'édification ou la pierre d'achoppement, le salut ou la ruine, la gloire ou l'opprobre, la source précieuse de tous les biens ou l'origine funeste de tous les maux des hommes et de la société.**

Et voilà pourquoi **toutes les sollicitudes de l'Eglise ont pour objet principal d'assurer la sainteté, la science, l'honneur du sacerdoce**, et pourquoi Dieu Lui-même, comme Il l'a fait connaître dans les Saintes Écritures, prend soin de susciter de temps en temps des prêtres fidèles par leur esprit, conformes à ses intentions et à ses sentiments, qui marchent constamment sur les traces des exemples de Jésus-Christ : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet ; et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus*.

Or, Rome possédait un de ces prêtres fidèles que Dieu forme Lui-même dans Son Église pour servir d'exemple aux autres, pour le bien des peuples et la gloire de la religion ; Rome, dis-je, le possédait dans l'homme dont nous pleurons la mort prématurée, dans le docte et bien-aimé chanoine D. Joseph Graziosi, le catéchiste des enfants et l'oracle des savants, le directeur universel des consciences et le flambeau des écoles, l'ami du peuple et le modèle du clergé, cher à Dieu et aux hommes pour les hautes qualités de son esprit, pour les œuvres du ministère ecclésiastique qu'il exerça à l'imitation et avec l'esprit de Jésus-Christ, et à cause de cela un de ceux qui ont été désignés et compris dans l'oracle divin : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet ; et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus*.

Il convenait donc que la mémoire d'un prêtre aussi remarquable fût honorée d'une manière toute particulière par le peuple et par le clergé romains ; et c'est dans ce but qu'a été ordonnée et disposée cette cérémonie funèbre et solennelle, et que m'a été confiée l'honorable mission de rappeler le mérite de cet homme d'élite, pour justifier la douleur universelle qu'inspire son trépas.

Afin cependant que mes paroles ne soient pas seulement un stérile tribut de louanges, payé à la mémoire d'un défunt, mais encore qu'elles tournent au profit et à l'édification des vivants, en vous exposant, d'abord ce qu'il fut et ensuite ce qu'il fit, mon intention est de vous présenter dans la personne du chanoine Graziosi, le **miroir**, le **modèle du vrai prêtre**, et, par là, de m'encourager toujours davantage, ainsi que de vous encourager vous-mêmes, vénérables confrères dans le sacerdoce à imiter la vie de celui dont nous déplorons la mort et à devenir des prêtres véritablement fidèles, dont le Seigneur puisse dire, de chacun en particulier, avec une parfaite complaisance : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet ; et ambulabit cunctis diebus coram Christo meo*.

PREMIÈRE PARTIE

Nous trouvons dans l'Évangile deux profondes vérités révélées par le Sauveur du monde touchant l'économie des âmes. L'une quand il dit aux Juifs : Vous êtes les fils du diable et vous vous efforcez d'accomplir tous ses désirs par la pratique, des vices auxquels vous vous livrez : *Vos ex patre diabolo estis et desideria ejus vultis perficere* (Joan VIII, 44) ; l'autre quand il dit aux disciples : Ma nourriture est de faire la volonté de Mon Père et d'achever Son œuvre : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei et perficiam opus ejus* (Joan, IV, 34).

De ce langage de la sagesse incarnée, il est aisé de conclure **qu'il existe dans le monde deux missions, l'une issue du ciel, l'autre de l'enfer ; l'une de Dieu, l'autre du démon ; l'une aboutissant au salut et à la vie, l'autre à la perdition et à la mort ; que l'une, aussi, bien que l'autre, a besoin, pour être exécutée, consommée, perfectionnée sur la terre, de l'action extérieure et visible du ministère des hommes ; et que, comme les ministres de celle-ci sont des hommes, remplis de l'esprit du diable, de même les ministres de celle-là sont des prêtres, animés du zèle de Jésus-Christ.**

En effet, comme, au dire de Salvien, le démon recherche et s'attache les hommes de scandale en qualité d'organes, pour opérer la ruine des âmes, *dœmones organa qærunt per quæ operentur* ; ainsi, selon saint Paul, Jésus-Christ suscite et se forme, dans les vrais prêtres, comme autant de coadjuteurs pour les sauver : *Dei enim adjutores sumus* (I Cor, III, 9).

Mais le succès de ce grand et sublime ministère dépend non seulement de la divinité de notre caractère et de la sainteté de notre mission, mais encore, et peut-être encore **davantage, de la sainteté de notre vie.**

> Il est vrai que l'efficacité des sacrements n'est pas plus attachée à la sainteté de celui qui les administre, que le fruit de la divine parole ne dépend de la sainteté des prédicateurs. Mais il n'en est pas moins vrai que les ministres sacrés dont la vie n'est pas en harmonie avec la sainteté du ministère ecclésiastique, n'inspirent aux fidèles aucune confiance, que les fidèles ne vont pas à eux, qu'ils les évitent, qu'ils les fuient même. Ah ! disent-ils dans le secret de leurs cœurs, celui-là ne peut traiter les autres, puisqu'il a lui-même besoin de médecin et de médecine. Une main blessée ne peut soigner les plaies d'autrui. Au lieu de nous guérir de nos infirmités, n'est-il pas à craindre qu'il ne nous passe les siennes ? «Et puis le peuple, dit saint Bernard, se laisse généralement conduire bien plus par nos exemples que par nos paroles : il considère bien plus notre conduite que notre doctrine, il prend notre vie bien plus que notre foi pour règle, et croit bien plus fermement à ce qu'il voit en nous qu'à ce qu'il entend enseigner par nous : *maqis oculis quam auribus credunt*».

D'où il suit que les prêtres qui ont le caractère du sacerdoce sans la sainteté, devenus les agents du diable, changent en une mission diabolique leur mission divine. Au lieu d'être, dit saint Grégoire, les pasteurs du saint troupeau pour le paître, ils en sont les loups cruels pour le dévorer ; au lieu d'être les médecins des âmes pour les guérir, ils en sont les bourreaux pour les empoisonner; au lien d'être les modèles et les guides du peuple pour le sauver, ils en sont la pierre d'achoppement, le scandale pour les perdre : *Causæ sunt ruinæ populi sacerdotes mali*.

C'est précisément pour cela que Dieu, dans les saintes Écritures **exige avant tout du prêtre la sainteté** ; *sacerdotes sancti erunt Deo suo* (Levit, XXI, 6). Car, comme le fait observer le Docteur angélique, ceux qui sont choisis pour interpréter les mystères de Dieu, acquièrent, par le fait même de cette élection, comme une dignité royale dans l'ordre spirituel. Ainsi donc, supérieurs aux autres par l'élévation de leur rang, ils doivent s'élever également au-dessus des autres par leur **mérite** et la **perfection de leur vertu** *: Qui divinis mysteriis applicantur, adispiscuntur reqiam diqnitatem, et perfecti in omni virtute esse debent* (in 4 sent., d. 24, q. 3, art. 1).

Or voici, dans le grand homme dont nous honorons la mémoire, un prêtre, fidèle à ce premier devoir de son sublime état et qui s'est distingué par la réunion, la pratique parfaite de toutes les vertus de l'Évangile.

I. Il est vrai que Joseph Graziosi, né à Rome, d'honnêtes parents[1] peu pourvus des biens de la fortune, mais riches du patrimoine d'une religion sincère et solide, se trouva, dès ses premières années, comme enveloppé par une atmosphère de foi et de piété. Mais s'il conserva intacte cette piété héréditaire malgré sa jeunesse, malgré la fréquentation des écoles publiques, malgré son application à des études sérieuses, il dut cet inappréciable et glorieux avantage à la diligence, à la délicatesse, à la ferveur, avec

[1] Le 2 mars 1793, Nicolas Graziosi, son père, était économe dans la maison Doria. Pendant quelque temps, il administra, comme mandataire du prince, les biens que cette grande famille possédait dans le royaume de Naples.

lesquelles, encore enfant, et dans un temps où, exempt d'occupations scolastiques, et dédaignant les jeux enfantins, il n'avait d'autre passion et d'autre bonheur que ceux de servir à l'autel, de visiter les sanctuaires, et de s'exercer à des actes de religion.

C'est ainsi que le jeune Graziosi, déjà si admirable par sa beauté extraordinaire, par son application à l'étude, s'attirait toujours davantage les regards et l'amour de tous, par son esprit de dévotion qui rend l'innocence si chère et si aimable.

Il conserva ces mêmes sentiments toute sa vie. Ni le charme si distrayant de la littérature, ni les arides recherches de la philosophie, ni les sévères études du dogme, ni le bruit de la controverse religieuse ne purent altérer la simplicité de sa foi, la ferveur de sa dévotion. Habitué, n'étant encore que tonsuré, à s'approcher de la table eucharistique plusieurs fois par semaine, devenu prêtre, il n'omit jamais de célébrer la sainte messe, même en voyage. La récitation du bréviaire n'était pas pour lui un ennui, un poids, mais un délice, une consolation ; aussi s'en acquittait-il avec le plus grand recueillement, avec la piété la plus édifiante.

Quant à sa tendresse pour la grande Mère de Dieu, il la manifestait, en en récitant exactement chaque jour le rosaire, en se préparant par des pratiques et des prières particulières au retour de ses principales solennités, et par le refus de desservir la chapelle Borghèse à Sainte-Marie Majeure, charge qui lui fut spontanément offerte, «parce que, dit-il je ne puis en remplir exactement les devoirs, et que je tiens essentiellement, au contraire, à ce que la madone soit consciencieusement servie».

A une telle foi, aussi solide et aussi vive dans ses motifs que simple dans sa manifestation, il joignit une espérance sublime qui, le regard invariablement fixé sur les richesses du ciel, semblait avoir éteint en lui tout désir, et lui faisait regarder avec indifférence et mépris tous les biens de la terre.

Étranger par cela même à cet esprit d'insatiable cupidité, intolérable dans un séculier, odieux dans un ecclésiastique qui désire d'autant plus avoir et avoir par toutes les voies imaginables, qu'il a davantage, Graziosi loin de s'appliquer, loin de s'abaisser à amasser le superflu, néglige de demander même le nécessaire. L'autorité, dispensatrice des biens ecclésiastiques, reçut de lui plusieurs renonciations, jamais une seule demande. Digne d'obtenir les plus considérables bénéfices, d'occuper les postes les plus élevés dans l'Égli-se, il fut, Dieu le permettant ainsi pour accroître le mérite et faire briller la vertu de Son serviteur, jusque dans les dernières années de sa vie, oublié et contraint, pour vivre, à s'occuper dans le laborieux ministère de l'enseignement. Bien que d'une corpulence pesante par l'obésité, et plus pesante encore par les infirmités, il se traînait à des heures incommodes et par des temps affreux, plusieurs fois le jour, de chez lui à Saint-Apollinaire, de Saint-Apollinaire à la Propagande pour y donner des leçons. Oh ! quelle peine pour quiconque connaissait son mérite, de voir cet ecclésiastique si remarquable par sa vertu et par son savoir, forcé de pourvoir à son existence par ses fatigues et son travail ; tandis que tant de nullités odieuses ou ridicules, élevées à des postes qu'elles étaient indignes d'occuper et que, par conséquent, elles ne pourront jamais bien soutenir, comblées d'honneurs et de richesses, occupées à ne rien faire quand elles ne le sont pas à mal faire, mènent des jours joyeux dans les trompeuses illusions de l'adulation et les commodités de la vie !

Mais ce qui, à son occasion, excitait du dépit contre les autres, n'excitait chez lui pour les autres que de la compassion. Quant à lui, bien que vivant toujours pauvre, jamais il n'articula une plainte, mais se montra, au contraire, toujours résigné et toujours tranquille dans sa pauvreté. Privé de ces commodités, de ces soulagements dont peut, à la rigueur, se passer la vie de l'homme ordinaire, mais non celle de l'homme d'étude, du précepteur, de l'homme lettré, jamais il n'en montra la moindre tristesse. Fréquemment tourmenté vers la fin du mois par le défaut de ressources suffisantes pour en atteindre le terme, jamais il ne parut ni inquiet ni irrité[2] et, avec l'espérance des biens futurs, il sut supporter, en plaisantant même quelquefois sur sa position, la privation des biens présents.

A la suite d'un concours pour le grade de docteur en théologie dans lequel il figura d'une manière brillante, ses supérieurs, trouvant trop minime, comme récompense d'un mérite hors ligne, la pension annuelle de trente écus, dont en semblable circonstance, on gratifiait l'élu, voulurent lui donner en échange un simple bénéfice ecclésiastique dont le produit se serait élevé au double de la pension. Le bénéfice lui fut en effet conféré, mais il n'en retira jamais une obole : ce qui lui faisait dire habituellement en souriant, à ce sujet: «Pour avoir voulu doubler la pension par le bénéfice, je n'ai eu ni bénéfice ni pension ; pour avoir voulu me donner davantage, je n'ai jamais rien reçu. Voilà comme je suis heureux. Mais qu'importe que nous ne soyons pas heureux ici-bas si nous devons l'être dans l'autre vie ?»

Une autre parole de lui, à ce sujet, confiée à l'oreille de l'amitié, nous révélera encore mieux la pureté de ses intentions et l'élévation de son cœur.

> Il arrive fréquemment que, ou la sympathie naturelle, ou l'intérêt privé, ou la qualité des recommandations, ou l'étiquette de cour, préside à la distribution des charges, à la collation des faveurs des autorités publiques ; et que la noblesse de la naissance est préférée à la distinction du mérite, l'ignorance au savoir, le jeune homme au vieillard, l'étranger au citoyen, l'intrigant au galant homme, le

[2] Il fut un jour contraint à vendre, pour vivre, quelques médailles antiques auxquelles il tenait beaucoup.

fourbe, l'adulateur, l'ambitieux, à l'homme sincère retiré, modeste. Or, par, suite de ce **désordre**, que rendent inévitable les passions humaines et qui est plus ou moins fréquent dans toute société humaine, on voit parfois ici à Rome des prêtres zélés qui soutiennent tout le poids du jour et de la chaleur dans l'exercice du ministère ecclésiastique, et qui, nonobstant, n'ont aucune part aux libéralités, aux bénéfices de l'Eglise et ne recueillent de leurs efforts et de leurs sacrifices, que l'oubli dans le présent et la perspective d'une vieillesse malheureuse pour l'avenir.

Or, un des fils spirituels de Graziosi, que ce digne prêtre avait instruit avec les soins du plus tendre amour, qu'il avait formé jusqu'à en faire un des plus savants et des plus zélés pasteurs de l'Eglise, exprimant un jour à son cher maître et père sa propre douleur sur cette triste condition du clergé romain, Graziosi lui répondit : «**Ne t'étonne pas de cela ; telle est la sainteté de notre clergé qu'elle ne peut ni ne doit être récompensée sur la terre, mais dans le ciel**».

Oh! la grande et belle parole que celle-là ! en nous attestant la profonde estime, la tendre affection que le grand homme nourrissait pour ses vénérables confrères et collaborateurs dans l'exercice du ministère ecclésiastique, elle nous découvre le ressort secret de son cœur, la nature de ses intentions, de ses fins, de ses espérances. Elle nous dit qu'il ne travaillait qu'en vue du ciel, pour les richesses du ciel, pour la gloire du ciel ; et que les récompenses et les honneurs de la terre lui étaient tout à fait étrangers et indifférents ! elle nous dit que ce prêtre de Dieu, si ordinaire, si simple, si gai, si aisé dans ses manières et dans tout son extérieur, était cependant un homme profondément intérieur, un noble esprit, un sublime cœur; qui, vide de lui-même et plein de Dieu, ne marchait qu'en la présence de Dieu, n'agissait que par l'impulsion de l'esprit de Dieu, n'était sensible qu'aux attraits de l'amour de Dieu, n'aspirait qu'à l'union avec Dieu, qu'à la possession, à la jouissance de Dieu ; que Dieu était l'âme de son zèle, le motif de son désintéressement, le soutien de sa patience, l'aiguillon de son courage, la cause de son hilarité, l'objet unique de ses pensées, de ses désirs, de ses affections, la règle de sa vie, l'espérance, la consolation de sa mort, ses délices dans le temps et dans l'éternité, et que c'est pour cela qu'à juste titre il s'appliquait à lui-même et avait sans cesse à la bouche et plus encore dans le cœur les belles paroles du Prophète : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* (Psal, LXXII, 26).

Puis, que dirai-je de son amour de Dieu, de sa tendresse pour Jésus-Christ ? Avec quel plaisir il en expliquait les mystères ! avec quel transport il en faisait connaître les grandeurs ! avec quelle onction il en rappelait les bienfaits ! avec quelle diligence il s'efforçait d'en inculquer les doctrines ! avec quelle tendresse il aimait l'Eglise ! avec quel zèle il en défendait la religion !

A l'unique heure du jour où, toujours en compagnie d'ecclésiastiques, ou d'amis, ou d'élèves, il prenait, en se promenant, un peu de repos, en faisant trêve à ses continuelles fatigues, à ses sérieuses applications, bannissant toujours les frivolités et les critiques, les discours qu'il tenait roulaient le plus souvent sur la religion, sur l'Église, sur Jésus-Christ, sur Dieu ; et, dans ces discours, dans lesquels on ne saurait qu'admirer le plus, ou la clarté, ou l'éloquence, ou la force de la diction, ou l'onction de l'amour, Graziosi trouvait ses délices, sa consolation.

Que dirai-je aussi de sa chasteté ?

Ô chasteté ! ô vertu, fruit précieux de la grâce de l'Évangile, ornement de la terre, admiration du ciel, complaisance des saints, rivale des anges, délice de Dieu, amour de Jésus-Christ, gloire de l'Église ! 0 chasteté ! 0 vertu qui rend le sacerdoce catholique si cher au peuple, si noble, si sublime, si efficace, si puissant, si respecté, et supérieur à tout autre sacerdoce, autant que l'esprit est supérieur à la chair, le ciel à la terre, la grâce à la nature, la perfection au mal ! 0 chasteté, qu'un ancien Père appelle, à cause de tout cela, le principal ornement, l'honneur et la gloire propre du Prêtre ! *Castitas proprium ac præcipuum clericorum decus* (Clém. d'Alex.), Graziosi en fut un conservateur jaloux.

Sans exagération, sans affectation, sans attitudes contraintes et forcées, sans manières dures et rebutantes, mais avec une modestie aisée, avec un maintien affable, il sut garder rigoureusement ses sens et plus encore son cœur contre les assauts de la concupiscence et de l'amour profane. Pour atteindre ce but il refusa constamment d'entendre les femmes en confession ; il évita toujours avec une exquise politesse et leur conversation et leur société ; bien que vivement sollicité, on ne put jamais le déterminer à chercher un adoucissement à ses fatigues de la journée dans ces joyeuses sociétés de la nuit, au sein desquelles, disait saint Jérôme, les appâts de la volupté sont si puissants qu'ils réussissent à faire triompher la luxure, même dans les consciences de diamant et dans les cœurs de fer. *Inter tantas illecebras voluptatum etiam ferreas mentes libido dominatur*. Dans ce but enfin, quant à ce qui regarde l'admission dans sa maison de personnes du sexe, même dévotes, même pieuses, sans en excepter le temps de maladie, sa conduite, sa circonspection, sa susceptibilité furent l'accomplissement rigoureux des règles que saint Jérôme traçait, à ce sujet, au prêtre Népotien dans l'admirable instruction qu'il lui adressait sur la vie cléricale, lui disant entre autres choses : *Hospitiolum tuum aut raro aut nunquam mulierum pedes terant. Omnes puellas et virgines Christi aut æqualiter ignora, aut æqualitér diliqe, nec sub eodem tecto mansites. Memento semper quod paradisi colonum de possessione sua mulier ejecerit. Scis quosdam convaluisse corpore et animo ægrotare*

cæpisse. Periculose tibi ministrat cujus vultum frëquenteir attendis. Si propter officium clericatus aut vidua à te visitatur aut virgo, solus cum sola absque arbitro vel teste ne sedeas. Caveta omnes suspiciones.

Non content de ces précautions extérieures, il usa encore de précautions intérieures peur conserver sa pudicité intacte. Et d'abord il prit en aversion l'abondance des aliments qui, d'après saint Bernard, est la pâture des vices : *Abundantia ciborum fomenta vitiorum.* Et, satisfait de son pauvre dîner et de son souper plus pauvre encore, il refusait de prendre place à la table des séculiers, donnant pour motif de son refus les obligations de son état ; mais, en vérité, parce que, selon la remarque de saint Ephrem, **la pureté se conserve difficilement au milieu des banquets joyeux** : *difficile inter epulas servatur castitas*.

A la parcimonie dans la nourriture, il joignait l'application incessante à la prière, qui, comme le fait observer saint Grégoire de Nazianze, est aussi pour la chasteté un rempart puissant, une citadelle inexpugnable : *Pudicitiæ præsidium et tutamen, oratio* ; le Seigneur ayant dit que le démon de l'impudicité ne saurait être vaincu que par la prière ou l'humilité et le sacrifice de l'esprit, uni au jeûne ou à la mortification du corps: *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio* (Marc, IX, 28). Aussi est-ce pour cela qu'outre la prière d'obligation, qu'outre la prière dont il faisait précéder et suivre la célébration du saint sacrifice, fréquemment il interrompait ses études pour prier. Plusieurs fois par jour il se recueillait dans la prière comme dans une cellule mystique où il trouvait à la fois sa force, son repos et sa consolation. Et, en général, selon le conseil de saint Bernard, il se fit un devoir de la prière et attendit plutôt d'elle que de ses œuvres le succès de son ministère : *Orandi officium gerat, in omni plus fidat orationi quam labori*.

Mais je serais trop long si je voulais énumérer ici une à une toutes les hautes qualités, toutes les vertus sacerdotales qui ornèrent l'esprit de Graziosi et en firent ce que, selon saint Pierre Chrysologue, doit être le vrai prêtre, c'est-à-dire le type, la forme vivante de toutes les vertus : *Sacerdos forma virtutum*. Obligé, pour éviter cet inconvénient, de les passer sous silence, je ne puis cependant me dispenser de m'entretenir avec vous un instant **sur son amour, sur son goût pour la vie simple, obscure, cachée et sur son éloignement pour l'intrigue qui convoite les places et les dignités.**

Loin d'aimer à fréquenter les riches, à courtiser les grands, quand, contraint par le devoir ou la charité, il dut les visiter, il ne monta jamais les marches de leurs palais, l'encensoir à la main, mais la vérité sur les lèvres ; et, à cause de cela, n'y rencontra-t-il le plus souvent, d'autre accueil, d'autre sort que ceux que rencontre d'ordinaire la vérité, c'est-à-dire d'y être toujours redouté, parfois moqué, souvent persécuté, mal volontiers écouté, presque jamais récompensé par l'accomplissement de ses vues.

Mais, je me trompe, il existe un grand personnage devant lequel peut se présenter la vérité sans avoir besoin de faire acte d'abnégation. Il existe un palais, sous les voûtes dorées duquel (phénomène bien rare !) la vérité n'est pas contrainte à se voiler, à s'abaisser, à rougir, à craindre ; mais où elle peut se montrer à visage découvert, dans toute la majesté de sa liberté et de son indépendance, sûre qu'elle est d'y être bien accueillie, d'y être agréée, d'y être aimée et d'y recueillir l'hommage de l'approbation, de la reconnaissance, du respect qui lui est dû : et ce palais est le Quirinal ; et ce grand personnage est le souverain Pontife Pie IX. Oui, l'une des qualités admirables de l'âme de Pie IX, c'est son désir sincère de connaître la vérité, son humilité à l'honorer, sa promptitude à la suivre.

Aussi avec quelle joie, avec quel transport de cœur, Graziosi ne vit-il pas miraculeusement élevé au sacerdoce suprême et placé sur le premier trône du monde celui qu'il avait eu pour disciple dans les sciences théologiques ! non pas parce que l'élévation d'un tel disciple était un présage assuré de l'élévation d'un tel maître. Ah ! les âmes vraiment grandes sont supérieures aux calculs d'un égoïsme abject. Graziosi ayant eu d'abord Mastaï comme élève, et étant ensuite demeuré avec lui dans les termes de la plus constante amitié, de la plus étroite intimité, de la plus tendre affection, et cela pendant de longues années, avait pu lire dans son esprit et dans son cœur et, appréciateur éclairé des hommes non moins que des choses, il avait mesuré la grandeur de son esprit, l'élévation de ses sentiments, l'accord merveilleux et rare de tous les dons qui font l'homme grand selon le monde avec les vertus qui font l'homme saint selon l'Évangile. Et voici pourquoi Mastaï, n'étant encore que simple prêtre, Graziosi n'hésita pas à le croire et à le proclamer un de ces personnages que la providence de Dieu destine à de grandes choses, et à peine le vit-il revêtu de la pourpre romaine qu'il dit en termes clairs à un illustre prélat qui peut l'affirmer : «Mastaï est un homme de grande intelligence et de grande vertu : un jour tu le verras pape». Il se réjouit donc de l'exaltation de Pie IX, parce qu'il vit en lui une lampe pleine de l'huile de la clémence évangélique et resplendissante de la pure lumière de la foi divine, transportée, de dessous le boisseau, sur le chandelier du siège de Pierre pour illuminer ceux qui sont dans la vraie maison de Dieu (Matth, V, 15) ; parce qu'il y vit le principe d'une ère nouvelle pour l'Église, pour l'État, pour le monde, et non à cause de l'espérance que l'avènement de Pie IX pouvait lui faire concevoir de voir améliorer sa position.

Ce fut pour cela que, quand Pie, à peine devenu pontife, nomma Graziosi chanoine de l'église mère de toutes les églises, de la basilique patriarcale de Latran, celui-ci, loin de se réjouir de ce trait de bienveillance souveraine, en fut affligé, humilié, confus ; craignant qu'on ne pût croire qu'il avait aspiré à cette charge, qu'il en avait provoqué la collation, lui qui n'attendait et ne souhaitait d'autre récompense pour son zèle à servir le pontife par ses œuvres, ses lumières, ses conseils, ses encouragements, que la satisfaction du souverain, le bien du peuple, la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église.

Ce fut encore pour le même motif que, loin de se prévaloir, de s'enorgueillir de la place éminente qu'il occupait dans les bonnes grâces du souverain, de laisser altérer le moins du monde par une vaine complaisance, la simplicité de son maintien, la grâce de ses manières, il n'en parut que plus modeste, plus poli et plus populaire qu'auparavant. **Ah ! les âmes légères et dépourvues de mérite, en arrivant aux honneurs, prennent un air d'importance, de hauteur et d'orgueil, afin, par ce moyen, d'en imposer et d'obtenir l'hommage forcé de la peur, désespérant d'obtenir l'hommage spontané (le seul qui honore) de l'estime et de l'amour**. Mais l'homme grand par lui-même, convaincu qu'il n'a rien à perdre à être humble dans l'élévation, modeste dans les dignités, ne change pas de sentiments, en changeant de position, et n'a que du mépris pour les prétentions de l'élévation, fille de la faveur, de la bassesse, de l'intrigue, prétentions qui, de ridicule qu'elle est, la rendent odieuse, et lui attirent plus de censures que de louanges, plus de satires que d'applaudissements, plus de dédains que de respects.

II. Ce que j'ai déjà dit doit nous suffire pour être convaincus que Graziosi fut un prêtre vraiment fidèle au premier et au plus important devoir du sacerdoce, c'est-à-dire à l'étude et à la pratique des vertus de l'Évangile. Hâtons-nous de voir comment et pourquoi il unit la gloire du savoir à la perfection de la vie.

Pour cela rappelons-nous que les dix lépreux de l'Évangile qui se présentèrent à Jésus-Christ en le priant de les guérir, figurèrent, selon l'Émissène et plusieurs autres Pères et interprètes, l'universalité des pécheurs qui violent les dix préceptes du décalogue*. Per decem leprosos intelligitur universitas peccatorum peccantium contra decalogum* (Luc). Ainsi donc Jésus-Christ qui renvoya ces lépreux aux prêtres, *Ite, ostendite vos sacerdotibus* (Luc, XVII 14), fut Jésus-Christ, assujettissant dès lors l'universalité des hommes au jugement des ministres de la vraie Église, et déclarant, dit, saint Jean Chrysostome, qu'à ces ministres seuls appartient le jugement, non-seulement des erreurs qui sont comme le péché et la maladie de l'intelligence mais aussi du péché qui est comme l'erreur et la maladie du cœur : *Illorum est verum, à falso, mundum ab immundo secernere* (Luc), et saint Jérôme ajoute *: Ostendit sacerdotes oportere coqnoscere pecca- torum species et varietates* (Matth.).

Mais les grandes dignités entraînent de grands devoirs. Aussi de cette grande prérogative dont nous sommes revêtus de décider du véritable état des âmes, de la vérité et de l'erreur, de la vertu et du vice, de la malice et de l'espèce du péché, résulte pour nous le grand devoir d'étudier profondément la religion. Car remarquez que le recours au souverain Pontife n'est possible ni à tous ni toujours, et qu'on n'en use la plupart du temps que dans les controverses publiques qui s'élèvent dans l'Église sur les doctrines ; mais que d'ordinaire on s'adresse aux évêques, aux curés des paroisses, aux confesseurs dans les tribunaux de la pénitence, aux simples prêtres, dans les cas particuliers, sur les doutes. qui naissent en matière de dogme, de morale et de discipline, et qu'on le fait, persuadé que le jugement de ces ministres de l'Église**, unis en communion** avec le chef suprême, est vrai, est juste en matière de religion parce qu'il est écrit : *Labia sacerdotis custodient scientiam et leqem requirent ab eo* (Malacb, II, 7).

Remarquez encore je vous prie, que l'infaillibilité des jugements est divinement promise au souverain Pontife, tandis qu'elle n'est humainement supposée dans les autres ministres qu'autant qu'on est fondé à les croire instruits dans la religion dont ils sont les docteurs et les maîtres. Aussi est-ce pour cela que le souverain pontife, quel que soit son degré d'intelligence et de science, ne peut errer quand il porte, comme souverain Pontife, une décision en fait de doctrines. Pour les autres prêtres, il ne leur est donné de juger juste qu'autant qu'ils implorent le secours divin par la prière. Mais cela seul ne suffit pas ; il faut ajouter qu'il ne leur est donné de juger juste qu'autant qu'ils associent le savoir à la prière et sont solidement instruits dans la science du sanctuaire. De là la nécessité absolue, claire, manifeste d'études solides, sévères, profondes, continuelles pour les ministres de la vraie Église, et quand ces études font défaut, quand on n'a qu'une légère teinture de connaissance ecclésiastique, qui peut énumérer alors les préjugés qui s'accréditent, les erreurs qui se persuadent, les vocations qui font fausse route, les consciences erronées qui se forment, les scrupules qui se créent, les fautes qui s'autorisent, les familles qui se ruinent, les âmes qui se perdent par la stupidité des décisions, des conseils qui se donnent ? En sorte, disait saint Laurent Justinien, que le prêtre qui, particulièrement en morale, ne sait pas parfaitement distinguer telle espèce de lèpre de telle autre, tel vice de tel autre, telle erreur de telle autre erreur, se perd lui-même sans être utile aux autres : *Sacerdos si ignorat inter lepram et lepram discernere, et nesciat qualitates criminum sine profectu pœnitentis, proprio seipsum mucrone interimit*. Or voici dans Graziosi un prêtre qui pour être dispensateur vraiment fidèle des mystères de Dieu, ne s'est pas contenté d'être saint, mais qui, en outre, a aussi voulu devenir savant ; cultiver son esprit et son cœur, la science et la piété, le savoir et la vertu, avec un zèle égal, avec un succès égal.

Il faut convenir qu'il commença dès l'enfance et continua dans sa jeunesse à donner sérieusement aux études tout le temps qu'il ne consacrait pas à l'exercice de la charité et de la prière, et c'est pour cela qu'il obtint constamment, dans tous les exercices littéraires et dans les concours, les premières couronnes et les plus grands éloges ; et qu'il fut toujours, par l'élévation de son esprit, par le prodige de sa mémoire, par

la continuité de son empressement, autant que par la sagesse et la perfection exemplaire de sa conduite le modèle des ecclésiastiques, l'admiration de ses condisciples, les délices de ses maîtres, la gloire des écoles.

Ce qu'on admirait le plus généralement dans Graziosi, c'était sa facilité extraordinaire à apprendre, et la prodigieuse rapidité de ses progrès dans tous les genres d'études et de sciences.

Agé à peine de dix ans, il avait déjà fait tant de progrès dans la langue latine, qu'il obtint la première place gratuite d'élève au séminaire romain, non à l'aide de protections, mais par son propre mérite, constaté dans un concours sévère et public. A peine avait-il passé trois mois à étudier la philosophie, qu'appelé par hasard à en soutenir une thèse, il le fit avec une force de raisonnement, avec une clarté, avec une éloquence telles qu'il excita l'admiration des maîtres et l'envie des étudiants non-seulement de philosophie, mais encore de théologie ; au point que ces derniers, confus de voir l'adolescent Graziosi commencer sa carrière avec des succès et une considération avec lesquels ils se seraient estimés heureux de terminer la leur propre, se mirent à le persécuter. Le concours auquel il prit part pour l'obtention du doctorat en théologie, après avoir terminé le cours de cette étude, les disputes publiques auxquelles il se livra à l'Académie de théologie, surprirent tellement ses professeurs qu'ils l'en déclarèrent censeur émérite, et le proclamèrent digne d'une récompense, autre que celle de la pension accoutumée.

A peine avait-il fini d'apprendre une chose, qu'il était déjà dans le cas de l'enseigner. Il fut nommé suppléant, puis maître de philosophie et de théologie, à un âge où on ne peut en être que difficilement le disciple.

Or, croyez bien que tel fut Graziosi jeune homme, tel il fut adulte, et qu'il termina sa carrière, comme il la commença. Plus il étudiait, plus il désirait étudier ; plus il savait, plus il cherchait à savoir. Sa conversation la plus assidue était avec les livres, sa conversation la plus agréable avec les savants.

C'est en vain que, dans l'intérêt de sa santé, on l'exhortait à ménager avec plus de soin sa complexion jusque-là débile, en modérant son ardeur pour les études et la longueur de son application. «Ah ! répondait-il, je ne me suis pas fait prêtre pour réciter le bréviaire, ni par politique, ni par convenance, ni par intérêt, mais pour être utile à l'Eglise, et pour cela il faut que j'étudie». Et il avait bien raison de s'exprimer ainsi ; puisque la faveur ne donne pas plus le mérite, que l'ordination ne donne la science, la chape, le jugement, le petit collet, les talents, le petit manteau, le savoir, la pourpre, l'intelligence.

Aussi, quoi d'étonnant que Graziosi soit devenu un des plus doctes ecclésiastiques de notre époque, et un des plus grands ornements du clergé romain ?

En effet la science de Graziosi était d'abord une science variée et étendue. Élevé avec un soin et une tendresse particulière par le célèbre polyglotte D. Ignace de Rossi, il écrivait et parlait le latin avec une élégance parfaite, avec une facilité admirable. Outre diverses langues vivantes, il possédait encore à un degré éminent le grec et l'hébreu ; il entendait l'arabe, le copte, le chaldéen ; et, grand littérateur, poète, historien, géographe, il était à la fois grand philosophe, théologien, controversiste. Il ressemblait à une bibliothèque que chacun pouvait consulter à loisir et étudier avec profit.

La science de Graziosi était ensuite une science solide et profonde, j'oserais presque dire qu'aucune branche des connaissances humaines ne lui était inconnue, et qu'il paraissait si versé dans chacune d'elles qu'on eût pu supposer que celle qu'il traitait, avait fait l'unique objet de son application, ne s'arrêtant pas à la surface des choses, mais descendant jusqu'au fond, s'étant formé, non sur les journaux et les dictionnaires, mais sur les auteurs classiques de chaque matière ; il connaissait la littérature et les sciences dans leurs principes les plus abstraits, dans leurs rapports les plus secrets, dans leurs conséquences les plus larges et les plus éloignées. De là, la hardiesse et l'assurance avec lesquelles il y découvrait de nouvelles perspectives, il en exposait les systèmes, il en comparait les doctrines, il en jugeait les tendances, il en distinguait les erreurs, il en indiquait les progrès.

Il ne cessait de recommander, pour bien apprendre la théologie, l'étude continue et approfondie des Écritures et des Pères, qui en sont les maîtres et les guides. Il ne cessait de vanter le livre le plus surprenant qu'ait produit le génie de l'homme (puisque la Bible a été écrite sous la dictée de l'Esprit de Dieu), le livre, limite extrême où puisse atteindre la raison, avant d'être élevée à la vision ; le livre, répertoire admirable de tout vrai savoir, et, en conséquence, capable de former, lui seul, le vrai savant, en toute espèce de doctrines, j'entends ici la Somme du grand saint Thomas, doublement angélique et par la pureté de son âme, et par l'élévation et la force de son intelligence. La recommandation pressante qu'il faisait de ces livres, montrait évidemment qu'il avait puisé à ces riches sources et qu'il s'était lui-même formé sur ces grands modèles. De là cette possession complète et imposante de la science divine, au moyen de laquelle, en renseignant dans les deux chaires les plus brillantes du clergé séculier de Rome, celles du collège romain et de la Propagande, tantôt il élevait avec lui ses auditeurs à la plus grande hauteur dans la connaissance du dogme et du mystère de Dieu, exactement comme l'aigle transporte ses petits au-dessus des nuages, et les oblige à fixer le soleil ; tantôt il descendait jusqu'aux esprits les plus faibles, s'adaptant à leur capacité, et leur donnait l'intelligence des doctrines les plus obscures, comme un ruisseau suit doucement la pente du sol qu'il arrose; et tantôt, loin d'éluder les plus grandes difficultés de l'hérésie et de l'incrédulité, ou de les dissimuler, ou de les affaiblir, il les présentait dans tout leur jour, les attaquait de front, les combattait avec une facilité surprenante, les broyait, les

anéantissait comme un torrent furieux démantèle, abat, détruit tout ce qu'il rencontre dans l'impétuosité de son cours. Après cela est-il étonnant qu'il ait réussi à former en théologie ces élèves prodigieux que tout le monde connaît et qui sont la gloire du clergé romain et de l'Église, parmi lesquels se distingue l'immortel Pie IX, disciple digne d'un si grand maître ?

La science de Graziosi était, en outre, une science reconnue et admirée de tous. Ah ! les hommes qu'aucune spécialité de connaissance n'élève, qu'aucun mérite ne distingue, qu'aucune vertu ne recommande, gisent dans l'oubli ; et quels que soient le degré de leur noblesse, la couleur de leur habit, l'élévation de leur position, le nombre de leurs possessions, personne ne s'occupe d'eux, personne ne les recherche, personne ne les cite, personne ne les considère. Au contraire, voyez Graziosi : ce n'est qu'un pauvre prêtre, sans titre, sans insignes, sans dignités ; cependant cinq pontifes l'ont honoré de leur estime, les cardinaux les plus illustres l'ont admis dans leur intimité. Dans les assemblées ecclésiastiques, ses avis théologiques étaient sollicités avec instance, et pris en grande considération. Les personnages les plus distingués ont voulu se l'attacher pour profiter de ses conseils et de ses lumières. Tous soupiraient après son amitié et recherchaient sa conversation pour profiter de sa science.

A l'étranger, il n'était pas moins que dans sa propre patrie, connu et apprécié comme philosophe, comme théologien et comme littérateur. Le célèbre Galluppi prétendait que personne n'avait mieux que Graziosi, compris et combattu le rationalisme allemand. Divers savants d'Allemagne, d'Angleterre, de France désirèrent faire le voyage de Rome pour le voir. Aucun étranger de marque n'arrivant à Rome sans qu'il s'empressât de faire sa connaissance, d'entrer en correspondance avec lui. Telle est la magie qu'exercent le vrai savoir et le vrai mérite, qu'ils se concilient, qu'ils s'attirent comme irrésistiblement l'estime, le respect et l'admiration universels.

Enfin la science de Graziosi était une science sans prétention et sans orgueil. Non, si Graziosi n'eût été savant qu'à la façon des profanes, qui, vrais animaux de gloire, comme les appelle Tertullien, font servir leur savoir à la satisfaction de leur orgueil et de leur vanité, non, je le répète, sa science ne mériterait pas d'être mentionnée avec honneur ici dans le sanctuaire. Si j'en fais le sujet des louanges que je lui adresse ici en face des autels, ce n'est que parce qu'aux qualités qui font le vrai savant, il sut unir les vertus de simplicité et d'humilité évangéliques qui rehaussent tous les dons qu'il est donné à l'homme de posséder, puisqu'elle les sanctifie, les orne, les embellit, les perfectionne.

Et, en effet, lui seul n'aperçoit pas ce que les autres voient et admirent en lui. Tenu par tous pour un grand homme dans les diverses branches des connaissances humaines, à ses propres yeux il n'est que petit, il n'est qu'un pauvre écolier. Son maintien, son attitude extérieure, ses manières de s'exprimer et les témoignages d'estime et de respect avec lesquels il accueille tous ceux qui ont ou un mérite quelconque ou un nom, montrent assez l'humble sentiment qu'il a de lui-même et la préférence d'estime qu'il accorde aux autres sur lui-même dans ses appréciations. D'où il résulte encore que sans séparer la science qui enfle de la charité qui édifie, l'étendue de ses connaissances, la profondeur de son savoir et les manifestations publiques et privées de louanges qu'il en recueille, loin d'être pour lui un obstacle, lui sont un aiguillon, un moyen pour accorder ensemble l'ordre des libres conceptions avec l'ordre des humbles et respectueuses croyances, l'intelligence des savants avec la foi des simples. Oh ! qu'il était beau de voir dans Graziosi le grand littérateur, le philosophe profond, le maître de théologie, qui, dans les chaires, s'élevait à la hauteur du génie, descendre ensuite dans les églises et dans les chapelles, affectées aux exercices religieux de la soirée, aux plus simples pratiques de la religion du peuple, et, à l'exemple des Nazianze, des Didyme, des Augustin, des Anselme, des Albert, des Thomas, des Bonaventure, qui surent si bien associer la simplicité de la croyance à la supériorité du génie dans l'enseignement, se montrer lui aussi d'autant plus pieux qu'il était plus savant, croyant d'autant plus humble qu'il était logicien plus profond, et présenter dans sa personne le vrai modèle du savant chrétien, qui sait unir la science et la foi, l'érudition et la ferveur, la doctrine et la piété.

Voici une légère esquisse de ce que fut Graziosi. Il nous reste à parler de ce qu'il fit, et après l'avoir admiré comme un prêtre fidèle, au point de vue des vertus et des qualités de son esprit et de son cœur, qui le rendirent si agréable à Dieu, *suscitavi mihi sacerdolem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam fecit*, il nous reste à l'admirer aussi, comme un prêtre fidèle, au point de vue des œuvres de Jésus-Christ qui le rendirent si cher et si utile aux hommes, *et ambulavit coram Christo meo cunctis diebus*. Aussi est-ce le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dans la belle parabole du Samaritain, le Rédempteur de l'homme a dépeint sous les traits les plus touchants, avec les couleurs les plus gracieuses ses amoureuses sollicitudes pour l'homme. Ah ! sa passion et sa mort, l'huile et le vin des sacrements n'eussent servi de rien à l'humanité, cruellement blessée dans son premier père par d'infernaux voleurs, si ce même Rédempteur l'eût laissé sans secours dans le désert du monde et livré à lui-même. Nos misères se seraient accrues, nos plaies se seraient rouvertes, irritées, gangrenées, faute de soins charitables. Ce Sauveur divin a donc chargé notre humanité sur la Sienne, l'a déposée dans l'Église, vraie hôtellerie publique, dit Origène, parce qu'elle est ouverte à toute heure à quiconque désire y entrer pour s'y restaurer et s'y reposer, qu'elle accueille tous ceux qui se présentent, qu'elle ne repousse personne ni ne refuse son assistance à personne.

Le maître de l'hôtellerie, dit aussi Origène, c'est le clergé, c'est le corps des Pasteurs, c'est **Pierre avec qui tous les prêtres ne font qu'un**, qui préside à l'Église et à qui est confiée la dispensation des mystères de Dieu pour le salut des hommes, et c'est le clergé, que le céleste Samaritain a chargé de donner des soins à la malheureuse humanité blessée et languissante. *Curam illius habe* (Luc, X, 34).

Oh ! que de grandeur dans cette parole, proférée par ce Dieu qui crée tout ce qu'Il nomme, qui produit tout ce qu'Il appelle ; elle fut comme un décret, un commandement, une institution. Par elle, il répandit dans Son Église Son esprit, Son cœur, Ses sentiments, Ses sollicitudes et les transports de Sa généreuse charité pour les hommes.

Et en effet, depuis le moment où cette parole fut prononcée, dans la grande hôtellerie de l'Église, par le divin Samaritain, aussi puissante qu'amoureuse, cette parole s'y est répétée et continue à s'y répéter avec un écho toujours énergique, toujours actif, toujours fécond, et y a fait naître et y entretient toujours vivant, dans l'un et dans l'autre clergé, l'esprit d'amour et de sacrifice, toujours prêt à soulager les misères, à guérir les blessures de l'humanité.

Or, le prêtre Graziosi a été précisément une nouvelle preuve que cet esprit règne dans le clergé de la véritable Église, car, marchant dans la voie des maximes, des doctrines, des exemples de Jésus-Christ, *ambulavit coram Christo meo cunctis diebus*, il ne respira que **zèle pour le salut des âmes**, **et ne se lassa jamais de travailler par la parole et par les écrits, par la prédication et par l'enseignement, par les discours et par les instructions, par les exhortations et par les conseils, par la prière et par le bon exemple à combattre et à détruire l'erreur dans les esprits, le vice dans les cœurs, pour y faire régner la vérité catholique et la vertu sincère.**

Bien plus, la plupart du temps il n'avait pas besoin de prêcher ; **il lui suffisait de se montrer pour édifier**. Son port était l'image fidèle du beau portrait qu'a fait du vrai prêtre le grand saint Bernard, puisque, **prévoyant dans le conseil, discret dans le commandement, habile à tout disposer, actif et laborieux à accomplir**, *in consilio providus, in jubendo discretus, in disponendo industrior, in aqendo strenuus* ; **pieux et dévot dans la prospérité, résigné et calme dans l'adversité, zélé sans fanatisme, fin sans dissimulation, sincère sans imprudence, compatissant sans faiblesse***, in zelo sobrius, in silentio discretus, in loquendo modestus, in misericordia non remissus* ; **rien, dans son visage, dans son regard, dans son habillement, dans ses manières ne sentait ni la dissipation ni l'immodestie, mais au contraire, il se montrait en tout, le modèle, le type de la réserve, de la gravité et de la dignité sacerdotales** ; *in vultu, in habitu, in incessu, nihil impudicum, nihil indecens ; patiens, in omnibus bene moratus*.

Sa simple conversation et sa manière de traiter n'étaient pas moins profitables ; dévoré du désir de faire le bien, il ne tenait que des discours religieux, moraux dans leur but, avec ceux qui venaient chez lui ou chez lesquels il allait, bien que ces discours fassent, dans la forme, assaisonnés de gaieté, de grâces et de saillies innocentes, de sorte qu'on peut dire que quiconque eut occasion de l'approcher, ne se sépara jamais de lui sans se sentir meilleur.

Obligé quelquefois par les convenances ou par la charité de s'asseoir à la table des laïques, jamais il n'oublia ni la sainteté de son caractère ni les industries familières à son zèle. Avec une adresse charmante il élevait les discours, des sujets les plus frivoles aux sujets les plus graves, racontait des faits d'où on pouvait tirer quelque réflexion morale, répondait volontiers aux questions qu'on lui adressait en matière de religion, et en prenait occasion de développer avec une clarté et une grâce uniques, les plus importantes doctrines ; quant au maintien ecclésiastique, dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, il l'observait si rigoureusement qu'il laissait, en se retirant, les convives aussi satisfaits qu'édifiés. En sorte qu'on peut dire des repas auxquels assista Graziosi ce que Haïmon a dit de ceux auxquels participait le Sauveur, qui dans cette circonstance fut aussi Son modèle, comme Il devrait l'être de tous les prêtres ; c'est-à-dire qu'il venait

moins y chercher pour lui une nourriture matérielle qu'y présenter aux autres l'aliment spirituel des célestes doctrines; et que les dîners avec les séculiers n'avaient pas pour fin le rassasiement de son propre corps, mais bien plutôt le salut des âmes des autres. *Adibat carnalia convivia non ut exterioribus epulis vesceretur, sed ut ipse dapes superni consilii eroqaret.... vides cœnas Christi nempe in utilitatem animarum, non in satietatem corporum convertuntur* (in Luc, XIV).

Mais le moyen à l'aide duquel il opérait le plus grand bien dans les âmes, c'était **le sacrement de pénitence**, qu'il ne cessa d'administrer jusqu'à sa dernière maladie dans tous les temps et à toutes les heures dont il pouvait disposer. **Opposé par nature à tous les systèmes rigoureux de morale qui désespèrent les pécheurs plutôt qu'ils ne détruisent le péché, étranger à cet esprit de dureté qui éloigne, qui endurcit les pénitents, au lieu de les attirer, de leur inspirer de la componction, il siégeait au tribunal sacré plutôt en père qu'en juge, en père qui accueille avec bonté le fils ramené à ses pieds par le repentir ; en médecin compatissant, qui souffre et s'afflige des plaies d'autrui autant que ceux qui en sont victimes, entreprend de les guérir avec toute l'attention, avec toute la délicatesse de la charité ; en frère affectueux enfin, qui, comme Joseph, ressent tout le poids des fautes de ses propres frères, les détermine à les pleurer, en les pleurant lui-même, et qui, plutôt que de les leur reprocher, les plaint et leur inspire la confiance et le repentir qui en mérite et en assure le pardon.**

D'après cela, quoi de surprenant, qu'ecclésiastiques et séculiers, hommes de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les rangs courussent à lui sans cesse en foule pour être entendus de lui en confession ?

Pendant le transport à l'église de sa dépouille mortelle, nous avons entendu ce dialogue :

- Oh combien de fois, disait l'un, je me suis confessé à lui !
- Et moi aussi, reprenait un autre, je l'ai eu pour confesseur.

Quand un troisième les interrompait en disant :

- Et qui dans Rome ne s'est pas confessé à lui ?

Cependant cette affluence, ce concours de pénitents au confessionnal de Graziosi ne put faire moins que d'exciter le mécontentement des rigoristes, des niais ou des envieux ; de là le surnom blessant "de Manche large" au tribunal de la pénitence que lui donnèrent certains d'entre eux. Mais qui peut raconter les fruits, produits par cette facilité ? énumérer les scandales qu'il supprima, les habitudes coupables qu'il détruisit, les intrigues qu'il fit cesser, les restitutions qu'il fit effectuer ? Qui peut énumérer combien de pères il réconcilia avec leurs fils, de maris avec leurs femmes, de maîtres avec leurs serviteurs, de patrons avec leurs ouvriers ? Qui peut énumérer combien d'incrédules il attira à la religion, de tièdes à la ferveur, de séculiers à l'état ecclésiastique, de pécheurs invétérés et couverts de vices à la pureté et à la perfection de la vie chrétienne ? Et pourquoi cela ? Parce que Graziosi était pénétré, animé de l'esprit de Jésus-Christ, qui, toujours terrible avec les princes des prêtres, avec les pharisiens, avec les docteurs de la loi, avec les grands du monde, et leur réservant exclusivement, les plus sanglants reproches, les plus dures menaces, les épithètes les plus humiliantes, les plus terribles anathèmes, ne parla jamais, au contraire, avec les petits, avec les pauvres, avec les simples, avec les ignorants, avec le peuple que le langage de l'indulgence, de la compassion, de la miséricorde et de la bonté.

Parce que Graziosi comprenait parfaitement et répétait souvent que, **dans la jeunesse et dans le peuple, beaucoup d'excès sont plutôt l'effet de l'ignorance de tous les devoirs, du manque de tous secours que d'une perversité consommée ; tandis que les riches, les puissants, les savants ne peuvent en aucune manière atténuer à l'aide de ces excuses, leurs fautes, lorsqu'ils ont le malheur d'en commettre**. Parce que Graziosi enfin, s'étant formé à l'école de saint Alphonse de Liguori et de saint François de Sales, amenait aisément, par son onction, par sa charité et par sa douceur, les cœurs les plus durs à la componction et au repentir, qu'il préparait le mieux qu'il lui était possible, à l'absolution sacramentelle ceux qui n'y étaient pas suffisamment disposés, et qu'il n'en renvoyait qu'un bien petit nombre, sans leur avoir octroyé la grâce du pardon.

Ce fut particulièrement sur la jeunesse qu'il concentra toutes les sollicitudes de son zèle. Parce qu'en effet, rappeler du mal, former au bien la jeunesse, c'est le service le plus signalé qu'on puisse rendre à l'Eglise, aux familles, à la société. Aussi consacrait-il, avec satisfaction, tous les loisirs qu'il pouvait se ménager, après l'accomplissement des graves fonctions d'un enseignement supérieur, à cultiver l'esprit et le cœur des jeunes gens, à en entendre les confessions, et cette satisfaction était telle qu'on eût cru que l'exercice de ce ministère qui, d'ordinaire est pour les autres le plus onéreux, le plus ennuyeux, le plus humble, était pour lui une source de consolations et de délices.

L'empressement avec lequel la jeunesse se pressait autour de Graziosi et les avantages qu'elle retirait de ses rapports avec lui ne le cédaient en rien au dévouement avec lequel celui-ci, de son côté, s'adonnait à sa culture intellectuelle et religieuse. Outre les jeunes gens de diverses congrégations spirituelles, de divers établissements et collèges, où il se rendait plusieurs fois chaque semaine pour entendre les confessions, il avait encore pour pénitents la majeure partie des élèves de l'Apollinaire et de l'Université : la réputation de savant dont il jouissait à juste titre, lui attirait l'estime des jeunes gens ; celle de parfait ecclésiastique, lui en conciliait la confiance ; celle de l'homme charitable, l'affection. Aussi la jeunesse

recourait-elle à lui pour en obtenir conseil, direction et assistance, non-seulement à l'endroit des études, mais encore et bien plus à l'endroit des choses de l'âme, de la conduite de la vie, du choix d'un état. Aussi est-il impossible de rappeler combien il a donné d'excellents prêtres à l'Eglise, de parfaits religieux au cloître, de magistrats intègres au barreau, de bons citoyens à toutes les classes de la société, par la vertu du zèle évangélique qu'il exerça incessamment au bénéfice de la culture religieuse, morale et scientifique de la jeunesse.

Les préférences de son zèle, parmi les jeunes gens, étaient pour les enfants du pauvre, comme, parmi les adultes, pour les hommes du peuple. Qu'il était édifiant de voir, certains jours de la semaine, le professeur de théologie du séminaire Romain, une des plus grandes illustrations du clergé, occupé fort avant dans la nuit, à écouter les confessions des enfants pauvres des écoles du soir et des artisans non moins pauvres de l'humble, mais précieux établissement de Tala Giovanni !

Mais comme Graziosi ne comptait qu'un très petit nombre de grands, de riches, de nobles et de dignitaires parmi les élèves, objet de son zèle ; comme il exerçait son ministère dans les ténèbres de la nuit, ou dans sa modeste maison ou dans les réunions des pauvres ; comme il faisait tout sans bruit, sans prétention, sans éclat, avec aisance et d'un air presque badin ou indifférent, il a été comme un missionnaire pacifique, un apôtre ignoré, silencieux, obscur. Mais ô missionnaire, ô apôtre, par cela même le plus heureux et dont le fruit de la mission et de l'apostolat a été d'autant plus abondant que la gloire en a été moins éclatante! Mais on rencontre encore dans le sanctuaire de ces hommes qui, comme le disait saint Jérôme, se sentent humiliés, confondus, contrits en voyant opérer par les autres le bien qu'ils ne font pas ; qui, pour se délivrer de ce tourment, s'étudient à faire supposer que pas un prêtre n'est bon, parce qu'ils ne le sont pas eux-mêmes, et qui dénaturent les saintes intentions de quiconque se consacre à la gloire de Dieu, au salut des âmes *: Lacerant sanctum propositum, et pœnæ suæ remedium arbitrantur si nemo sit sanctus*.

Or, de tels hommes, en voyant les œuvres du zèle de Graziosi, ne manquaient pas de dire : «Que fait celui-là ? Au lieu de tant confesser et de perdre son temps avec les jeunes gens et les enfants, il pourrait, ce nous semble, étudier davantage, et puis il n'est ni curé ni évêque». Mais Graziosi entendait bien autrement les devoirs du prêtre ! Aussi répondait-il sans s'émouvoir à ceux qui lui rapportaient, comme dites par d'autres, ou qui lui disaient pour leur propre compte des pauvretés de cette sorte : «Il est vrai que, simple prêtre, et sans charge d'âmes, je ne sais pas obligé par justice à exercer le saint ministère ; mais il ne s'ensuit pas que je n'y sois pas obligé au moins par charité. Le Dieu qui a fait à tous un précepte de coopérer, selon leurs moyens, au salut éternel de leurs propres frères, *unicuique mandavit deproximo suo* (Eccli, XVII, 12) l'a imposé beaucoup plus rigoureusement à ceux qu'Il a honorés de la dignité et de la grâce sacerdotales». Et tantôt il citait saint Jean Chrysostome qui dit ne pouvoir se persuader qu'un prêtre puisse se sauver sans travailler d'une manière quelconque au salut des âmes : *neque mihi persuasi salvum fieri quemquam posse qui proximorum saluti nihil laboris impenderit* ; et tantôt il rappelait l'expression de saint Léon : «Ah ! quel peut être l'état de la conscience de ceux qui recueillent l'honneur, le respect et les avantages, dévolus au sacerdoce, et consentent à en jouir sans exercer l'importante fonction sacerdotale de travailler au salut des âmes ?» *Qua conscientia honorem sacerdoti prœstitum sibi vindicant qui pro animabus non laborant* ?

C'est pour cela que ni la multitude de ses occupations scientifiques, ni les incommodités, résultant de sa chancelante santé, ni la fatigue qui lui commandait le repos, ni le danger évident de compromettre son existence ne l'empêchèrent jamais d'accourir de jour et de nuit au lit des infirmes, non-seulement à la demande de ses pénitents, mais encore de tous ceux, indistinctement, qui le faisaient appeler pour se confesser et en être assistés au dernier moment.

Et, en effet, rappelez-vous l'époque funeste que dix années à peine séparent de nous, l'époque de cette épidémie d'autant plus effroyable dans son action que mystérieuse dans sa nature, qui, moissonnant chaque jour par milliers les vies des citoyens, avait répandu dans la cité la consternation, l'épouvante et l'horreur. Ah ! le clergé de Rome se montra alors ce qu'il avait toujours été dans des circonstances pareilles, ce que devait être un clergé duquel est sortie et s'est répandue incessamment dans toute l'Église la véritable règle de la vie cléricale. *Romanus clerus, ex quo prœcipue in omnem Ecclesiam forma cleri processit*. Or, dans le nombre immense de prêtres qui, uniquement par esprit de charité chrétienne, exposèrent leur vie pour porter les consolations de la religion aux malades et assister les pestiférés à l'article de la mort, Graziosi se distingua particulièrement par la promptitude avec laquelle il se transporta partout et toujours, par l'intrépidité avec laquelle il assista jusqu'au dernier soupir les pauvres cholériques. Et comme, les écoles étant alors en vacances, il était dispensé des fonctions de l'enseignement, il profita de ce loisir pour passer alors tous ses jours et beaucoup de ses nuits à exercer le ministère d'une si grande et si héroïque charité.

Remarquez, toutefois, que l'Évangile dit du mystérieux Samaritain qu'il ne se borna pas à prendre soin du voyageur blessé, *Curam ipsius eqit*, mais qu'il ordonna aussi à l'hôtelier d'en avoir également soin, *Curam ipsius habe*. Le Seigneur a voulu nous avertir par là que nous autres prêtres, qui sommes à la tête de l'hôtellerie de l'Église, nous devons aussi prendre de la malheureuse humanité le même soin qu'Il en prit autrefois Lui-même.

Or, le soin que Jésus-Christ prit de l'humanité ne se borna pas seulement à sauver les âmes, mais il eut aussi pour objet l'amélioration de la condition des corps ; Il ne se proposa pas seulement la vie à venir,

mais aussi la vie présente : d'où il suit aussi que notre mission, que notre ministère est non-seulement spirituel mais encore corporel; non-seulement relatif à l'éternité mais encore au temps, et que nous devons être non-seulement des hommes de zèle mais encore des **hommes de charité**. C'est ce que fut précisément Graziosi, digne par cela même de l'éloge acquis à ceux qui ont toujours marché, les yeux fixés sur les exemples de Jésus-Christ : *Ambulavit cunctis diebus coram Christo meo*.

Charité de Graziosi pour la considération et la réputation du prochain, trésor qui souvent nous est plus précieux que la vie. Étranger à ce sentiment de secrète envie, de basse jalousie qui porte à considérer l'éloge du mérite d'autrui comme un préjudice au nôtre propre, loin de diminuer les louanges d'autrui ou d'y mettre des réserves, il y ajoutait, il les confirmait, il s'y complaisait plus que si ces louanges eussent été les siennes mêmes.

> La critique et le blâme du prochain lui étaient d'autant plus difficiles qu'il était plus enclin à le louer ; on le voyait souffrir sensiblement en entendant dire du mal des autres : de là son empressement à excuser, à atténuer leurs fautes, si elles étaient publiques ; à se taire, si elles étaient cachées, et à faire cesser tout discours préjudiciable à la réputation du prochain au moyen d'un badinage, d'une historiette qu'il savait toujours introduire à propos. Poli, aimable, gai avec tous, il ne se montrait sérieux et sévère qu'avec les médisants. Par cette attitude, il donnait à deviner qu'il sentait toute la difformité, toute la malice, tout le scandale de la conduite de ces hommes du sanctuaire vis-à-vis desquels il n'est action si bonne, intention si pure, personnage si sacré, mérite si réel, vie si irrépréhensible qui trouve grâce et soit épargnée, et qui, à l'étonnement autant qu'au scandale des hommes du siècle, prostituent à la licence de censures amères, de critiques effrontées, de détractions cruelles, une langue qui devrait méditer la sagesse, parler le jugement et montrer gravée sur elle la loi de la clémence et de la charité. *Os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium* (Psal, XXXVI, 30). *Lex clementiæ in lingua ejus* (Prov, XXXI, 26).

A cette charité si industrieuse et si délicate pour la réputation de son frère, Graziosi sut unir une charité patiente et généreuse envers son ennemi.

Il n'est que trop vrai que comme la foudre, épargnant la vallée, s'abat, le plus souvent, sur le sommet de la montagne pour la dépouiller du bouquet de feuillage qui la couronnait; ainsi l'envie, laissant l'homme médiocre, dans sa paisible obscurité, ne s'attaque d'ordinaire qu'à un grand homme, qu'un mérite solide et incontestable distingue et élève au-dessus des autres, pour lui disputer et lui ravir l'auréole de gloire à laquelle il a droit. Aussi ne doit-on pas s'étonner que Graziosi ait été, de la part d'âmes viles et ingrates, le jouet et la victime de la calomnie et de la médisance.

Cappellari, préfet de la Propagande, était fort attaché à Graziosi ; mais, lorsque Cappellari fut élevé sur la chaire de saint Pierre, l'intrigue et la méchanceté des rivaux de Graziosi, dont les meilleurs princes ne parviennent pas toujours à se garantir, lui rendirent odieux ou au moins indifférent son ancien ami.

Or, comment le bon prêtre supporta-t-il cette épreuve aussi sévère qu'injuste ? Il nous l'a donné lui-même à connaître ; car à tous ceux qui lui exprimaient leur douleur de le voir injustement persécuté, il avait coutume de répondre : «Souvenez-vous de saint Joseph Calasanzio». Par cette parole, il nous a clairement révélé qu'il cherchait et trouvait **dans les exemples des saints, qui ne sont autre chose que l'Évangile mis en action**, et non dans la froide apathie ou dans l'impassibilité philosophique, les motifs de sa générosité et de sa patience : *ambulavit coram Christo meo*. Aussi, tandis que tous ceux qui s'intéressaient à lui souffraient des dispositions du pontife à son égard, lui seul semblait ne s'en inquiéter nullement. Sans jamais proférer contre eux une plainte, sans jamais éprouver contre eux, dans son cœur, aucun ressentiment, il ne parla des auteurs de sa disgrâce que pour les louer, il ne se souvint d'eux que pour leur faire du bien.

Mais ce nuage, à l'aide duquel la malveillance essaya d'éclipser aux yeux du grand pontife le mérite de Graziosi, finit par se dissiper. Grégoire reconnut à la fin que sa justice avait été surprise, sa bonne foi trompée ; et rendant à Graziosi son estime et son affection, il le créa consulteur de la sacrée congrégation de l'Index, examinateur du clergé, membre du collège théologique de l'université romaine, théologien de la Daterie, et chanoine de la basilique de Sainte-Marie in Transtevere.

Une autre fois, dépouillé par la menace et la violence du petit pécule destiné à le faire vivre jusqu'à la fin du mois, par un scélérat venu chez lui pour le surprendre, sous prétexte de se confesser, il se désola d'avoir été entendu dire dans un premier moment de trouble : «Mon Dieu, cet homme m'a assassiné !» Mais il ne consentit jamais, malgré l'instance qu'y mit celui qui l'avait entendu, à révéler ce qui lui était arrivé, moins encore à porter plainte auprès de l'autorité.

Mêmes dispositions vis-à-vis des personnes qu'il avait favorisées ou aidées ou secourues et qui n'avaient reconnu ses bienfaits et son affection que par un oubli absolu ou une noire ingratitude. On ne l'entendit jamais s'en plaindre, moins encore en parler avec mépris, comme si elles en eussent été dignes.

Gratuitement offensé, de son côté, il n'offensa jamais personne, ne nuisit jamais à personne, recevant le mal, il ne le rendit jamais qu'en faisant le bien. Ami de tous, on eût dit un homme qui jamais ne s'était

connu d'ennemi. N'ayant jamais contristé volontairement personne, on eût dit un homme que jamais personne n'avait réussi à contrister.

Vous comprendrez aisément ce que fut, à l'égard de ses amis, un esprit si noble et si chrétiennement généreux à l'égard de ses ennemis ; car saint Paul ayant mis au nombre des crimes des Gentils, celui d'être entre eux sans affection, *Gentes sine affectione* (II Tim, III 3), nous a donné par cela même à entendre que **le vrai chrétien est homme de cœur, de sentiment et d'affection ; et la morale chrétienne, en condamnant les amitiés trop sensibles, trop intéressées, trop charnelles, trop humaines, approuve et exalte le prix d'une amitié vertueuse, pure, sincère, spirituelle et divine** ; *beatus qui invenit amicum verum* (Eccli., XXV, 12). Or, personne ne fut jamais plus sensible que Graziosi aux sentiments de **l'amitié chrétienne**, personne n'en éprouva plus vivement les émotions, personne n'en remplit mieux les devoirs : et qui, en effet, aima plus tendrement ses amis, les défendit avec plus de zèle, les loua plus volontiers, les secourut avec plus de promptitude, les recommanda avec plus d'empressement ? Manquant de tout, il ne demanda, il n'essaya jamais de se rien procurer à lui-même ; mais pour les personnes qui lui étaient attachées par l'amitié qui a la vertu pour base, l'affection pour lien, la science et l'esprit pour ornement, il fut tout zèle, et n'épargna ni courses ni efforts pour les faire connaître, pour les accréditer, pour les produire. Ah ! il les aimait comme des frères ; et à défaut de parenté rapprochée, il considéra ses amis comme sa propre famille, comme l'objet de ses sollicitudes et de toutes ses affections.

Mais **ses amis les plus chers furent les pauvres**. Membre de ce remarquable clergé romain qui, à l'intégrité des mœurs, à la gloire du savoir unit le sentiment exquis, l'exercice généreux de la charité, il sentait profondément combien c'était chose monstrueuse, pour un prêtre chrétien de connaître, d'entendre la misère du pauvre sans en être ému, sans se déranger d'un pas ni se priver d'une obole ; et de s'éloigner, lui ministre de la religion, lui prêtre, en détournant le regard du pauvre, devant qui le Samaritain c'est-à-dire le séculier, l'homme, la femme du monde, le jeune homme dissipé, la jeune fille vaine et légère ne passent presque jamais sans lui déposer dans la main une pièce de monnaie, sans jeter sur sa personne un regard de compassion, *sacerdos, viso illo, prœterivit* (Luc, X, 31) : trop heureux ce pauvre, si ce prêtre, d'un ton pieusement hypocrite, daigne lui adresser ce souhait : «Dieu vous assiste ! » C'est pour cela que notre bon prêtre, tout zèle pour le salut des pécheurs, était encore tout charité pour le soulagement des malheureux.

Ah ! les fortunes médiocres sont, d'ordinaire, les plus charitables. **Le pauvre, chrétien, fait plus fréquemment que le riche l'aumône au pauvre, et quelque peu qu'il ait, la charité lui fait toujours trouver quelque chose à donner**. Tel fut en tous points Graziosi. Privé de bénéfices ecclésiastiques, de traitements, de pensions, n'existant que du produit du laborieux exercice de l'enseignement, il partageait avec le nécessiteux le pain, gagné à la sueur de son front, puisque la moitié de ses modiques honoraires était mensuellement affectée au soulagement des malheureux.

> Bien plus, il savait et répétait souvent à ses amis que la générosité chrétienne n'a pas déposé dans l'Église, n'a pas confié aux mains des prêtres et des lévites, ses richesses, pour transporter dans le sanctuaire la mollesse et le faste du siècle profane pour y créer de riches prébendiers, vivant dans l'aisance et le luxe ; et moins encore pour que ces richesses soient appliquées par des voies tortueuses à des usages mondains ou converties en patrimoine des familles privées, mais plutôt afin d'élever, à l'ombre de l'autel, un asile à la vertu malheureuse, de pourvoir à l'honnête entretien des ministres sacrés et tout à la fois à la majesté du culte et à l'assistance du pauvre ; et que c'est pour cela que, si l'ecclésiastique s'applique à lui seul ce qu'il n'a pas reçu pour lui seul, les mondains eux-mêmes l'avertissent, par leurs censures, que ce procédé est injuste, et que ce jugement du monde sera un jour confirmé au tribunal de Dieu.

De telles dispositions, lorsqu'il dut désespérer de retirer quoi que ce soit du petit bénéfice ecclésiastique que lui avaient valu ses succès brillants dans le concours auquel il prit part pour les grades théologiques, lui arrachèrent cette exclamation : «Tant mieux pour moi ! Ainsi je puis dire ne jouir d'aucun bénéfice ecclésiastique, et, partant, je n'ai aucun scrupule sur l'usage que je devrais en faire». Quand ensuite, dans les dernières années de sa vie, il fut nommé chanoine, d'abord de Sainte-Marie in Tanstevere, et ensuite de Latran, les pauvres eurent la plus grosse part de son revenu ecclésiastique ; et, s'abstenant d'améliorer son existence matérielle, il destina au prochain le fruit d'un bénéfice dont il ne se réserva que les charges.

Un prince romain[3] dont la grandeur du nom est rehaussée par l'excellence de la piété et de la religion, l'avant fait appeler un jour, lui annonça qu'en récompense de services extraordinaires, rendus à sa famille par le père de Graziosi, il se croyait obligé, en conscience, de donner à son fils mille écus en dix annuités de cent écus chacune. Or cette bonne fortune inespérée remplit de joie le cœur de Graziosi ; mais savez-vous pourquoi ? «Parce que, dit-il, j'aurai par là de quoi donner plus largement aux pauvres». En effet, en

[3]Le prince Doria, à la maison duquel le père de Graziosi avait été attaché en qualité d'économe.

exceptant le peu qu'il employa à se pourvoir de livres qui lui étaient nécessaires, cette pension décennale fut par lui entièrement consacrée au soulagement de pauvres familles, et à des œuvres de charité chrétienne.

Et qui peut dire toutes les privations auxquelles il se condamna pour soulager autrui dans les siennes propres ? Un jour, ayant donné aux pauvres tout ce qu'il avait, et manquant de l'argent nécessaire pour se faire faire un vêtement dont il avait un extrême besoin, il dit en souriant à son plus grand ami : «Si le mois ne finit vite, il me faudra me mettre au lit, faute d'habillements. Mais patience ! il convient de souffrir tout cela pour l'amour des pauvres».

Oh ! comme il sentait le poids de la triste condition des malheureux ! Avec quelle **bonté** il les accueillait ! Avec quelle **patience** il les écoutait ! avec quelle **tendresse** il compatissait à leurs douleurs ! Avec quel **empressement** il s'employait, il se portait sur tous les points pour solliciter en leur faveur les secours et les ressources qu'il ne pouvait lui-même leur procurer ! En sorte qu'on peut dire qu'aucun pauvre n'implora sa charité sans en avoir été ou aidé, ou consolé, ou secouru.

Ce n'est pas tout. Honoré de l'estime, de la familiarité, de la confiance du souverain, qui, dans son nouveau sujet, se rappela et honora toujours son ancien ami, son ancien maître, il s'attacha à lui comme à une divinité favorable au malheur, et ne se prévalut de l'accès facile qu'il avait auprès de lui, de l'inclination affectueuse qu'il trouva toujours pour lui auprès du Pontife que pour lui faire connaître les besoins et les vœux de son peuple, pour porter à ses pieds les plaintes, les supplications, les larmes du mérite oublié, de la vertu malheureuse, de la justice méprisée, de l'innocence opprimée. Il écoutait tout le monde et à toute heure, accueillait les suppliques sans exception, et, lorsqu'il avait obtenu de Pie IX, au grand cœur duquel la pauvreté n'en appela jamais en vain, des réponses favorables, lui-même parcourait les maisons, désolées par la misère, pour y répandre les consolations et les secours. Hélas ! la pauvreté a perdu dans Graziosi un avocat, un intercesseur, un père ; et Pie IX un sincère interprète de ses tendres sentiments, un fidèle ministre de sa bonté. Or, une vie devant Dieu si sainte et si utile au prochain, si pleine de mérites et si glorieuse par ses œuvres ne pouvait finir que, selon la promesse, par une mort précieuse : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (Psal. CXV, 15).

En effet, dans sa dernière maladie, Graziosi, assisté jour et nuit par des ecclésiastiques et par des laïques avec le dévouement de la piété, avec l'amour de fils, tout en Dieu par l'esprit et par le cœur, ne parlait que de Dieu, des grandes conversions à l'unité catholique que chaque jour voyait s'opérer, des magnifiques destinées qui se préparaient pour l'Église. A propos de conversions, le dernier discours qu'il fit avant sa mort eut pour sujet le moderne Tertullien qui, jadis, glorieux rival de l'ancien par la force et l'élévation du génie, a eu le malheur de le suivre dans sa chute et de perdre ainsi, en un instant, tout le mérite des sacrifices, toute la fécondité du génie, toute la gloire du nom. Interrogé sur ce qu'il pensait du plus ou moins de facilité de l'amener à se convertir il répondit : «**Il lui sera facile de se convertir s'il sait s'humilier**». 0 parole ! ô moment ! Ah ! faites, ô Seigneur, dans Votre miséricorde que cette grande parole, sortie de la bouche de Votre serviteur moribond, soit un augure qui se vérifie, une prophétie qui s'accomplisse ! Ah que la brebis égarée revienne enfin au bercail, que la pierre précieuse revienne en possession du maître, l'enfant prodigue dans le sein du père qu'il a délaissé, et le philosophe à l'humilité de la croyance chrétienne ! Accordez-moi, ô Seigneur, l'âme de mon ami et frère ; et de même que Vous avez été assez bon pour ne pas permettre que je tombasse, soyez-le de même assez pour lui accorder la grâce de se relever ; afin que, combattant, comme autrefois, avec moi sous la même bannière, pour la défense de la vraie religion, pour l'avantage réel de l'humanité, il ménage une nouvelle joie à Votre Vicaire sur la terre, une nouvelle consolation à Vos fidèles, un nouveau triomphe à Votre Église !

Revenons aux derniers moments de Graziosi. Oh ! combien, je le répète, ils furent pieux et édifiants ! Comme il ne s'entretenait que de religion, ainsi n'aimait-il qu'à entendre parler de religion ; il ne cherchait pas des soulagements pour le corps, il n'était préoccupé que de s'appliquer les saintes indulgences, il n'avait de goût que pour la prière.

Aussi avec quel transport de reconnaissance affectueuse, de foi chrétienne, de dévotion tendre, ne reçut-il pas, ne pressa-t-il pas sur son cœur, ne couvrit-il pas de baisers le crucifix que lui avait envoyé son cher ami Pie IX, avec l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

Ce n'est pas tout ; comme il ne s'était jamais fait illusion sur le caractère fatal de sa maladie, aussitôt qu'il en fut atteint, il réclama et reçut les derniers sacrements avec les sentiments de la tendresse la plus grande, de la piété la plus fervente. Ayant vécu dans le monde sans s'y attacher, il l'abandonna sans regret. Ayant passé sa vie sans crime, il la vit cesser sans remords. Souffrant dans son corps les douleurs inséparables de la mort, son esprit en fut complètement exempt, selon la prophétie : *et non tanget illos tormentum mortis* (Sap., III, 1). Ses tourments ne lui arrachèrent jamais une plainte, mais au contraire, patient, résigné, pacifique, tranquille, gai et vif, comme un homme qui est certain d'être sauvé, lorsqu'on lui parlait du bonheur éternel, de la compagnie de Jésus-Christ, de Marie et des Saints, sa figure s'animait et laissait transpirer tant d'allégresse qu'il semblait ne pas distinguer s'il allait au ciel ou s'il y était déjà, et si, comme saint Paul, il ne commençait pas, dès ici-bas, à goûter les délices de la conversation des cieux : *conversatio nostra in cælis est*, jusqu'à ce qu'accompagnant par des signes, sa langue étant devenue muette, l'invocation des doux noms de Jésus et de Marie et les prières de l'Église, il s'endormit du sommeil

des justes avec la sérénité de l'innocence sur le front, la joie de la grâce sur les lèvres et alla recevoir la récompense de la fidélité avec laquelle il avait pratiqué les vertus du véritable prêtre et en avait accompli les œuvres.

Il en est de la vertu comme des péchés, c'est-à-dire que, de même que souvent les péchés sont jugés et punis, de même aussi les vertus sont reconnues et récompensées dès cette vie, avant de l'être au tribunal de Dieu *: sunt quædam peccata prœcedentia judicium* (1 Timoth, V, 24).

Telle fut la vertu sacerdotale de Joseph Graziosi. Comme il s'en trouva rarement une plus agréable à Dieu et plus utile aux hommes, de même aussi s'en trouva-t-il rarement une plus universellement proclamée et récompensée par le témoignage et l'approbation du monde.

Vous le savez : à peine la triste nouvelle de la maladie grave qui menaçait ses jours, se répandit-elle dans Rome que la peur s'empara de tous les cœurs, que la tristesse se peignit sur tous les visages. Dans toutes les compagnies et dans toutes les sociétés, dans tous les ateliers et dans toutes les boutiques, au palais comme dans les sacristies, dans les maisons des grands et dans les réunions du peuple, dans les collèges et dans les séminaires, dans les communautés religieuses d'hommes et dans les monastères de femmes, la première question qu'on s'adressait mutuellement pendant les premiers jours de cette maladie était celle-ci : «Comment va Graziosi ?» Et la tristesse ou la joie que tous ressentaient, selon que la réponse à cette question éveillait une crainte ou une espérance, montrait assez combien cette vie était chère et précieuse à la ville de Rome.

Quand ensuite on annonça sa mort, l'affliction, la douleur aussi sincère qu'universelle de tous ne furent pas inférieures à celles qu'eussent fait éclater une calamité publique, la perte d'un père, d'un frère, d'un ami.

Le transport de ses restes mortels, d'abord à l'église, ensuite au tombeau, furent un véritable **triomphe**. N'y figuraient pas, il est vrai, des serviteurs en livrée, des carrosses et des chevaux drapés de noir, un accompagnement fastueux de faux amis, de vils parasites, ou de bandes salariées, ordonnées plutôt pour repaître la vanité des vivants que pour le soulagement et l'honneur des morts. Un modeste cercueil, surmonté des insignes du sacerdoce, du canonicat et du doctorat, entouré de cierges que n'avait pas disposés la vanité, mais qu'avait allumés la dévotion, un accompagnement sans le moindre apparat, sans aucune marque de pompe mondaine, composaient le convoi funèbre d'un des plus grands hommes de notre époque! mais aussi ce modeste cercueil était précédé et suivi de tout ce que la métropole renferme de plus remarquable par la science, le mérite et la vertu, la fleur de l'un et de l'autre clergé, de la prélature romaine et du barreau romain, le séminaire et tous les collèges ecclésiastiques de Rome, les étudiants de l'Université et de l'Apollinaire, les élèves des écoles de nuit et un immense concours de citoyens de tous rangs, confondus ensemble et réunis dans l'unité de la même tristesse et de la même douleur. Or, croiriez-vous que tous ces individus, qui avaient été soit élèves, soit pénitents, soit amis ou connaissances de Graziosi, ou aidés ou protégés par lui, ne devaient pas tous quelque chose à sa science, à son zèle, à son amitié, à sa charité ? Ainsi donc l'unique sentiment d'une pieuse reconnaissance les avait tous réunis autour du cercueil de leur maître, de leur père, de leur bienfaiteur : ô funérailles d'autant plus magnifiques qu'elles ont été plus simples! O cortège d'autant plus solennel qu'il a été plus volontaire ! O pompe funèbre singulière et unique qui l'a emporté sur les pompes funèbres des grands du monde ; parce que ni l'obligation, ni la flatterie ni le faste, ni la richesse, ni la convenance, ni la curiosité, mais les plus purs sentiments, la religion, l'estime, la reconnaissance, l'amour l'entourèrent et en formèrent tout l'ornement et toute la gloire.

Ce n'est pas tout ; avant que je prononçasse l'oraison funèbre de l'illustre trépassé, le bon sens exquis, le jugement impartial du peuple, qui fréquemment exprime le jugement de Dieu, lui en avaient fait une belle, une magnifique, une glorieuse. Partout où passait le cortège, on n'entendait que cette exclamation : «Quelle belle chose ! quels magnifiques honneurs ils lui rendent ! Assurément il le méritait, c'était un grand homme, un homme charitable, un véritable prêtre, un saint homme. Quel dommage ! Quelle grande perte ont faite le Pape, Rome et l'Église !» Et les hommes et les femmes, et les ecclésiastiques et les séculiers et la noblesse et le peuple disaient et répétaient, d'une voix pleine de larmes et le cœur brisé, ces élogieuses paroles.

Or, cette unanimité, cet accord sans exemple de louange universelle, de deuil universel avec lesquels Rome entière a rendu un public et solennel hommage à Graziosi sont-ils autre chose que le témoignage le plus éclatant, la preuve la plus incontestable d'un mérite aussi solide que grand et universel ?

0 vous qui, calomniant le bon peuple de Rome, le dites hostile à l'autorité, à l'influence, à l'existence, au nom même du prêtre ; reconnaissez donc que, dans ce que vous avancez, rien n'est vrai. On ne peut nier que le prêtre qui n'a souvent du prêtre que l'habit sans le caractère, sans les mœurs ; qui s'applique les bénéfices du sacerdoce sans en supporter les charges ni en pratiquer les devoirs ; qui, se faisant centre de tout, attire tout à lui pour son bien être ou sa vanité : on ne peut nier, dis-je, qu'un tel prêtre n'inspire autre chose qu'antipathie, répugnance, haine et mépris. Mais donnez-moi le prêtre, comme celui dont nous

pleurons la mort, **le prêtre qui réunisse la vertu à la science, le zèle à la charité, l'amour sincère de la patrie et du prince à l'amour de la religion**; et je garantis à ce prêtre le respect, l'estime, l'amour non-seulement des ecclésiastiques, mais aussi des séculiers, non-seulement des hommes pieux, mais aussi des mondains, non-seulement des fidèles, mais aussi des incrédules. Ah ! le peuple de Rome, en général, est juste ; et si, parfois, il est sévère à l'excès dans ses jugements, dans le blâme, dans le ridicule ou dans le mépris qu'il déverse sur l'ignorance, la dissipation, l'égoïsme, l'ambition, l'avarice de l'homme du sanctuaire, il est encore plus enclin à l'estimer, à l'aimer, à l'applaudir, à l'honorer, à le combler de prévenances affectueuses, quand il voit en lui l'homme de Dieu, l'homme de l'Église, et l'homme du peuple.

Vénérables prêtres, en soulageant aujourd'hui par nos prières l'âme bénie de don Joseph Graziosi, pénétrez-vous toujours de plus en plus des besoins spirituels et des misères temporelles de ce bon peuple, confié à vos soins, et empressez-vous d'y apporter un remède : *curam ipsius habe*. Distribuez avec une fidélité qui ne le cède en rien à l'intelligence, le double trésor de la charité et de la grâce dont le dépôt est entre vos mains : et ne vous relâchez en rien de votre zèle pour un peuple si sage, si docile, si bon, si généreux et si reconnaissant : *curam ipsius habe*. Ne vous lassez jamais, à l'imitation de celui dont la perte vous navre de douleur, **d'instruire l'ignorant, de réprimander le vicieux, d'aller à la recherche du pécheur, de diriger le juste, d'encourager le timide, de soutenir le faible, d'assister le malade, de secourir le pauvre, de consoler l'affligé, de protéger l'opprimé** ; **prenez soin de tous, parce que Jésus-Christ vous les recommande tous** : *curam ipsius habe*. **Ne vous contentez pas de faire ce que le devoir impose ; faites davantage. Ne mettez point de bornes à la générosité de votre désintéressement, à l'étendue, aux transports de votre charité ; car Jésus-Christ vous tiendra compte de tout et ne mettra point de bornes un jour à la magnificence de Ses récompenses** : *Si quid supererogaveris, eqo, cum rediero omnia reddam tibi.*

Et vous, peuple fidèle, secondez de si pieux desseins, de si nobles soins, dont l'honneur peut bien revenir à l'Eglise, mais dont l'utilité et le fruit vous appartiennent exclusivement. Unissez-vous de pensées et de sentiments à ces pasteurs zélés pour le salut de vos âmes : contribuez par vos prières, par votre obéissance, par votre respect, par votre amour à leur rendre moins difficile l'accomplissement auprès de vous de l'œuvre de leur zèle et de leur charité ; afin que, devenus par leurs efforts et votre coopération la complaisance de Dieu, la gloire de l'Église, les délices de Rome, ils participent, eux aussi, à l'éloge divin : *Suscitavi mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum fecit, et ambulavit cunctis diebus coram Christo meo*.

Ainsi soit-il.

T.R.P. Ventura de Raulica.

L’oraison funèbre de Graziosi est un chef-d’œuvre, en ce sens qu’elle est un traité complet sur le sacerdoce, traité où le prêtre peut apprendre la grandeur de sa dignité, l’importance de ses devoirs, la manière de les accomplir. En le parcourant, on croit lire le magnifique traité de saint Jean Chrysostome sur le même sujet. Et qu’on nous permette ici une remarque, à la gloire du clergé séculier romain, si méconnu et, par suite, si injustement apprécié. Ce clergé ne manquait pas, parmi ses membres, d’orateurs assez distingués pour faire l’éloge d’une des plus grandes illustrations qui eussent existé dans son sein, et cependant il est allé chercher dans le clergé régulier le panégyriste de son héros. Ce choix n’honore pas moins ceux qui l’ont fait que celui qui en a été l’objet. Le clergé de Rome a donné, dans cette conjoncture, un éclatant témoignage au talent oratoire du P. Ventura, en même temps qu’il a fait preuve de cette générosité catholique qui se fait un devoir de rendre hommage au mérite, là où elle le trouve.

Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.

Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com